

L'ÉGLISE DE KIERKEGAARD

*Conférence donnée le 26 avril 1986,
à l'occasion du 20^e anniversaire de la Faculté.*



Il n'y a pas de «doctrine de l'Eglise» chez Kierkegaard, ni dans les œuvres pseudonymes, ni dans les écrits édifiants. Mais, dans les derniers **Papirer**, se développent des critiques de l'Eglise, en deux vagues successives (1851-2 et 1854-5). On peut être tenté d'en conclure que Kierkegaard cherchait à démolir l'Eglise. Or, ce serait, sans doute, une erreur. Avant d'examiner ces critiques, il convient de rappeler certains faits. Nous pourrions alors dégager l'idée que Kierkegaard se faisait de l'Eglise et, peut-être, éveiller et guider notre réflexion actuelle.

1. Les faits :

Elevé dans «le christianisme le plus sévère», Kierkegaard, dès sa jeunesse, se comporte comme membre actif de son Eglise qui est l'Eglise luthérienne danoise. Il confirme son baptême à 15 ans, le 20 avril 1828. Il ne manque jamais le culte dominical et participe à la Sainte Cène, même au cœur des années noires (vers 1835). Mieux encore : il mène jusqu'au doctorat des études de théologie, pour répondre au vœu de son père, et il donne ses premières prédications.

Il en donnera d'autres, en petit nombre, pendant toute sa vie. Certes, il ne s'engage pas tout de suite dans l'Eglise officielle. Mais il songe régulièrement à solliciter un poste de pasteur, jusqu'à ce que l'évident manque

d'enthousiasme de l'évêque Mynster lui semble être «un signe de la Providence» qui l'invite à renoncer. Dans son œuvre, le souci «édifiant», à défaut d'une «édification» en bonne et due forme qui requerrait l'autorité d'un pasteur ordonné, reste constant. Kierkegaard compose une centaine de «discours». Il publie le dernier en 1855, quelques mois avant sa mort, au beau milieu des pamphlets de l'**Instant**.

**Il serait erroné de croire
que Kierkegaard cherchait
à démolir l'Eglise.**

Enfin, quand il s'estime contraint de «quitter l'Eglise établie», il ne cesse pour cela, ni de lire des sermons, en particulier ceux de Luther, chaque soir, ni de chanter des psaumes le dimanche, ni de prier matin et soir. Il affirme ainsi son appartenance à l'Eglise invisible. Dès le début, dès l'expérience privilégiée du 19 mai 1838, à 10h30 du matin, traduite dans son hymne de joie comparable au **Mémorial** de Pascal, cette appartenance se manifeste par la foi, comme rencontre personnelle du Christ qui m'appelle par mon nom, me fait naître de nouveau par l'Esprit, Unique devant Dieu. Cette «subjectivité» fondamentale

par rapport à l'Eglise est «préfigurée dans la confession de foi : Je crois».

2. Les critiques :

Elles se déclenchent à partir de 1848. L'accent de la réflexion kierkegaardienne se déplace de l'individu, défendu par les pseudonymes, aux rapports avec autrui. Le changement s'opère de 1846 à 1848, dans trois registres. D'abord, à l'occasion de certains événements. L'affaire du **Corsaire** (1846), «feuille» injurieuse qui traîne Kierkegaard dans la boue, le désigne aux quolibets de la populace. Kierkegaard découvre alors, dans la souffrance, la puissance de la foule qui rend impossible la vie de l'Unique (*den enkelte*). Cette expérience est renforcée par le spectacle des Révolutions de 1848 et de leurs égarements.

Viennent ensuite les écrits orchestrant le changement. Kierkegaard étudie, dans **Une analyse littéraire** (1846), comment une «société de masse» (*maengde*, foule, public, multitude) peut instaurer une nouvelle tyrannie, où «le nombre» opprime l'Unique. Il rédige des leçons inachevées sur la **Dialectique de la communication éthico-religieuse** (1847). En même temps, il entreprend un **Livre sur Adler**, qu'il ne cesse de remanier, traitant de l'autorité de la Révélation, pour dépasser l'individualisme subjectiviste. Kierkegaard, enfin, fait une nouvelle expérience décisive, le 19 avril 1848 : il s'approprie vraiment le pardon de son péché, ce qui lui permet, dans l'allégresse de la vie nouvelle, de se réconcilier avec lui-même et avec autrui, parce qu'il est réconcilié avec Dieu.

**L'Eglise n'est qu'un
«théâtre» et son message,
qu'une «mythologie».**

Kierkegaard s'aperçoit, dès lors, que l'Eglise officielle n'entretient aucun rapport avec la vie réelle. Elle n'est, à ses yeux, qu'un «théâtre», où le pasteur se comporte comme un acteur. Pas question de «redupliquer» dans l'action, le lundi, le prêche du dimanche. Le message chrétien est communiqué sur le mode imaginaire et les «libre-penseurs» ont raison de le considérer comme une «mythologie».

Mais la démoralisation va plus loin. Par souci de plaire au grand public, on évite de s'appesantir sur le péché. On glisse, du même coup, sur le pardon. Bref, on supprime la moitié de la vérité chrétienne. Le laxisme fait alors ressembler le christianisme à l'épicurisme païen.

Pour remédier à cette dégénérescence, Kierkegaard s'oblige à insister sur la part de vérité oubliée. Il se considère comme «complémentaire» de l'évêque Mynster. Sa «tâche» consiste à être le «correctif» dont «l'époque a besoin». C'est alors qu'il invente le pseudonyme d'Anti-Climacus pour rappeler «l'idéal chrétien», dans toute la pureté de ses sévères exigences. Il espère ainsi provoquer «le réveil» des chrétiens et pousser l'Eglise à «l'aveu» de son insuffisance, qui serait source de renouvellement, dans le pardon.

Hélas ! loin de passer aux aveux, l'Eglise s'enfonce dans l'erreur. Non contente de tronquer «le christianisme du Nouveau Testament», voilà qu'elle le fausse, en acceptant de se confondre, elle qui ne doit être que «devenir», avec l'Etat, qui est l'«ordre établi». Elle doit proclamer la nouvelle créature spirituelle (l'Unique). Elle se contente de la créature animale (synthèse d'âme et de corps) vivant au sein du groupe social. Elle devrait défendre «l'intériorité cachée». Elle s'épuise dans les vanités mondaines. La «prudence» remplace «l'absurde»

et le «scandale» du «paradoxe» chrétien (qu'un homme soit le Fils de Dieu). Comment les membres du clergé se distingueraient-ils de ces «fonctionnaires» en quête d'avancement», au service du groupe et non du seul Seigneur ? Le pire est atteint, lorsque «l'Eglise établie» fait alliance avec une «société» de masse qui interdit le développement de l'Unique, et anéantit donc le christianisme. Accablé, Kierkegaard se tait (1851-1853). Mais, dans le silence de sa retraite, les **Papirer** en témoignent, il se prépare au service que Dieu lui demande. Il hésite longtemps à se considérer comme «l'exception» qui doit «se sacrifier» pour rappeler «le spécifique chrétien». Mais à la mort de Mynster, Martensen, son successeur, qualifie l'évêque défunt de «témoin de la vérité». La trahison est trop flagrante. Kierkegaard descend «dans la rue». Il tire le «signal d'alarme», en publiant des articles qui s'achevaient dans les pamphlets de **l'Instant** (1855), à la veille de sa mort. Ce faisant, il sort de l'Eglise établie. Il accepte son rôle de martyr (témoin souffrant), non par goût de la révolution, mais parce qu'un «mouvement religieux doit être mené religieusement», guidé par l'Esprit : «L'instant, c'est l'homme qu'il faut, au moment qu'il faut».

Au sens chrétien le plus fort, il n'y a pas d'Eglise établie ; seulement une «Eglise militante».

3. Le message :

Le message de Kierkegaard n'est pourtant pas entièrement négatif.

Une conception de l'Eglise se profile, en filigrane : celle de la Confession d'Augsbourg, à condition d'insister sur la «détermination qui va dans le sens de l'existentiel... l'assemblée des saints», des appelés, mis à part par Dieu, pour être témoins, en servant de «vases d'argile» pour sa Parole. C'est dire que l'Unique est le centre vivant («prière vivante») de cette Eglise. Le rapport personnel à Dieu est le premier, «le plus haut», le rapport à la communauté est second, voire secondaire. D'où la supériorité des «petites maisons de prière» : l'intensité de la foi y demeure vive.

Il s'ensuit que l'Eglise invisible, «la communion des saints», à laquelle la Confession de foi nous invite à croire, l'emporte toujours sur l'Eglise visible, l'institution sociale. Ou, si l'on veut, «l'Eglise militante», composée d'Uniques, est l'Eglise véritable. Ici, se découvre la dialectique de la vie de l'Eglise : il y a bien une «Eglise établie», mais il faut que soit maintenue, «au-dessus d'elle», comme «possibilité d'éveil», la conviction «qu'au sens chrétien le plus fort, il n'y a aucune Eglise qui soit établie», mais seulement une «Eglise militante». Tertullien avait raison de dire que la vraie Eglise était «celle des martyrs».

Le rôle de l'Eglise est, du même coup, défini : l'Eglise est un «concept historique», une forme «provisoire» du corps du Christ qui est son seul chef. Elle doit disparaître, lors de la venue du Royaume. Sa fonction est donc limitée dans le temps. Elle n'est qu'une «accommodation», une «indulgence» pour aider l'homme, dans la mesure où il n'est pas assez esprit. Toute idolâtrie serait ici déplacée. Gloire soit rendue à Dieu seul, en Christ, par l'Esprit.